

## *Colonisé et Colonisateur dans Le Passé Simple de Driss Chraïbi*

Szonja HOLLÓSI  
Université József Attila  
Szeged — Hongrie

Le premier roman de Driss Chraïbi *Le Passé Simple* paraît en 1954. Le Maroc est alors en pleine lutte pour son indépendance et l'auteur, parti pour la France en 1946 publie une histoire purement franco-marocaine. La verdeur du style et la ressemblance dénudée avec la réalité marocaine frappent fort. A ce moment, le Maroc, et plus particulièrement l'intelligentsia colonisée, est en train de vivre son *présent* déshumanisant. Ecrire *passé*, voire *passé simple* de la terre du colonisateur crie aussitôt à l'injustice. L'intelligentsia marocaine, politiquement et idéologiquement partagée se sent dénoncée par Chraïbi. Le compatriote prodigue décrit sans pudeur la cruauté du dédoublement intérieur de son protagoniste marocain.

*"Celui par qui le scandale arrive"*

La fameuse Affaire du Passé Simple s'éclate trois ans après la parution du roman. "Driss Chraïbi, assassin de l'espérance", appelle A. H. les esprits marocains dans l'hebdomadaire marocain *Démocratie*. L'article attaque violemment le roman de Chraïbi mais avant tout la personne de son auteur: "A l'abri des difficultés marocaines, un homme vit à Paris. C'est son droit. De temps à autre, il pense à son pays qu'il maudit: il nous l'a dit dans son *Passé simple*, à son peuple qu'il hait: nous le savons de plus en plus. M. Driss Chraïbi, parisien peu distingué, a résolu ses problèmes intérieurs à sa façon parmi tant d'autres qui ont le don de nous écoeurer." (A: H., 1957, p.10)

Il est plus qu'évident que le péché impardonnable de Chraïbi est d'avoir tourné le dos à ses compatriotes et reconnu avant même *Le Portrait...* de Memmi l'aliénation du Colonisé des Protectorats français. Après une première réflexion, Chraïbi, effrayé des critiques des Marocains, renie son roman. Attaques et contre-attaques se succèdent à propos de *l'affaire du Passé Simple* et il faut attendre 1966, l'apparition du premier numéro de *Souffles* pour voir le roman de Chraïbi reconsidéré.

A ce propos, Bencheikh Latmani remarque que le discrédit jeté immédiatement sur *Le Passé Simple* ne peut être considéré comme une critique digne de la littérature<sup>1</sup>. Jusqu'à la fin des années 60, le discours critique sur ces romans écrits en français se limite à des discours idéologiques sur la langue et l'engagement politique.

Cette réception hostile envers les oeuvres littéraires des auteurs de la première génération de Colonisés s'explique par le phénomène de l'aliénation, propre aux colonialismes. L'hypothèse selon laquelle ce déchirement intérieur de l'individu et de la société colonialisés survient au plan littéraire ne fait pas l'unanimité. Pour porter un jugement quelconque sur la question nous nous proposons de présenter les théories sur l'impact de la politique coloniale et ensuite, leur fonctionnement dans le roman charïbien.

### *Aliénation dans le contexte colonial*

Avant d'entamer ladite étude, une question élémentaire se pose à savoir, pourquoi parlons-nous de colonialisme, de colonisé et colonisateur lorsqu'il est bien connu qu'à part l'Algérie, il n'y avait point de colonies au Maghreb, mais des Protectorats. L'optique sous laquelle nous examinerons le rapport entre oppresseur et opprimé n'est pas historique et nous sommes bien loin de vouloir recréer des catégories établies par les historiens. Or, tout régime basé sur l'oppression procède par une série de mesures visant à détruire toute trace de l'identité et de la culture nationales des autochtones. L'impact nécessaire d'une pareille démarche est l'aliénation<sup>3</sup> que nous étudierons, partant des optiques de Frantz Fanon, Albert Memmi et Jean-Paul Sartre puisque, parmi le nombre de penseurs<sup>4</sup> c'est eux qui ont étudié cette problématique dans le contexte colonial de la manière la plus exhaustive et la plus analytique.

---

1 Mustapha Bencheikh Latmani dans sa thèse consacrée à l'étude de l'espace et de l'énonciation dans les romans de Chraïbi, ouvre une large parenthèse à la problématique de la réception: Par un curieux esprit la critique veut toujours savoir d'où on parle et à qui l'on parle. La détermination de cet amont et de cet aval enferme des textes dans des schémas réducteurs. On s'est rendu compte que trop souvent, la lecture a été négligée. C'est peut-être là qu'il faut chercher les limites quasi obsessionnelles qui bien souvent réduisent des oeuvres ouvertes à une ou à des significations stéréotypées. Probablement faudrait-il interroger d'abord l'identité culturelle de celui qui lit avant de chercher à connaître celle de celui qui écrit." (BENCHEIKH LATMANI, 1991, p.303)

2 Nous n'ignorons tout de même pas qu'il y ait des différences géographiques, notamment une différence profonde entre l'Algérie et les deux autres pays, le Maroc et la Tunisie. Les analyses de Frantz Fanon parlent longuement d'une aliénation chez la masse paysanne ou ouvrière algérienne. Or, ni Memmi, ni les historiens marocains ne parlent d'impact considérable en une quantité massive à part la classe d'intellectuels. Cette distinction renvoie nettement à la différence des deux systèmes, à savoir de celui ce que l'on appelle colonie à celui du protectorat.

3 *Aliénation*: "1. Trouble mental, passager ou permanent, qui rend l'individu comme étranger à lui-même et à la société où il est incapable de se conduire normalement. 2. Aversion, hostilité envers qq. 3. *Philo.* (trad. de l'all. *Entfremdung*, Hegel et Marx) État d'un individu qui, par suite des conditions extérieures (économiques, politiques, religieuses), cesse de s'appartenir, est traité comme une chose, devient esclave des choses et des conquêtes même de l'humanité qui se retournent contre lui." (LE PETIT ROBERT, 1973, p.43)

4 Les écrits de Mohamed Aziz Lahbabi, Abdelkébir Khatibi, Jean Déjeux, Albert Camus, André Malraux, Isaac Yetiv et bien d'autres sont connus dans ce domaine.

*Le processus de l'aliénation*

La *déshumanisation* est la première notion clé chez chacun des théoriciens étudiant le système colonial français. Ceci est basé sur la violence et le racisme, les principes néo-colonialistes, c'est-à-dire les objectifs "officiels" de la colonisation ne constituant pas une raison suffisamment confortante pour convaincre Colonisateur et Colonisé de la supériorité du premier. Sartre se doute d'ailleurs de l'existence même de ces objectifs<sup>5</sup>. A propos du racisme, Fanon<sup>6</sup> postule dans *Peau noire, masques blancs*<sup>7</sup>: "Je n'ai pas voulu être objectif. D'ailleurs c'est faux: il ne m'a pas été possible d'être objectif" (p.90). Chez Memmi<sup>8</sup>, le racisme est un élément qui est par définition inclus dans le colonialisme (cf. MEMMI, 1973, p.103<sup>9</sup>).

D'après Memmi, le Colonisateur, avant même d'entrer en contact avec les indigènes a des préjugés sur ceux-ci: le Colonisé doit être "à la fois mineur et méchant, paresseux et arriéré".(MEMMI, *ibid.* p.112). Pour le *déshumaniser*, le Colonisateur procède par une série de négations. Le Colonisé n'est jamais considéré positivement; "ou s'il l'est, la qualité concédée relève d'un manque psychologique ou éthique" (MEMMI, *ibid.*, p.113). Finalement, les exigences du Colonisé et du Colonisateur, l'un envers l'autre, basées sur des stéréotypies se traduisent progressivement par leur accomplissement. "On peut dire que la colonisation fabrique des colonisés, comme (...) elle fabriquait des colonisateurs" (MEMMI, *ibid.*, p.120). Sartre rappelle à ce propos l'idéologie marxiste: "Le colonialisme refuse les droits de l'homme à des hommes qu'il a soumis par la violence, qu'il maintient de force dans la misère et l'ignorance, donc, comme dirait Marx, en état de 'sous-humanité'" (SARTRE, 1973, p.26)

5 Dans son article, "Le colonialisme est un système" (in SARTRE, Jean-Paul, *Situations*, V, Paris, Gallimard, 1964, p.25-48), en parlant des causes de la guerre d'Algérie il écrit: "Et de quoi s'agit-il? De créer des industries dans le pays conquis? Pas du tout: les capitaux dont la France 'regorge' ne vont pas s'investir dans des pays sous-développés; la rentabilité serait incertaine, les profits seraient trop longs à venir; il faudrait tout construire, tout équiper...." (op.cit. p.29)

6 Psychiatre d'origine antillaise, après ses études poursuivies en France, Fanon choisit l'Algérie pour s'y installer. Durant sa courte vie, qu'il consacre entièrement à l'étude et à l'amélioration de la situation des Colonisés il écrit trois livres sur le rapport entre colonialisme et aliénation: *Peau noire, masques blancs* (Paris, Seuil, 1952), *L'An V de la révolution algérienne* (Paris, Maspero, 1959), *Les damnés de la terre. Préface de Jean-Paul Sartre*, (Paris, Maspero, 1961). Un recueil posthume de ses écrits politiques a également été publié: *Pour la révolution africaine*, Paris, Maspero, 1975, 198p

7 FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952

8 Écrivain tunisien de langue française, Albert Memmi appartient à la première génération de l'intelligentsia colonisée. Il est à la fois un Juif, donc en minorité dans son pays, colonisé, c'est-à-dire doublement détourné de ses propres culture et religion et Français<sup>8</sup> puisque il a été formé dans cette langue, et est diplômé d'université française de France. Son chef d'oeuvre est *Le Portrait du Colonisé précédé du Portrait du Colonisateur* où il explicite les causes du destin du colonialisme français.

9 Première édition: 1957.

### *Les réponses de l'Opprimé*

Tandis que Memmi souligne plutôt la violence du Colonisateur, chez Fanon, l'idée de la violence revient également lorsqu'il analyse les réactions du Colonisé vis-à-vis de sa situation inférieure<sup>10</sup>. L'impuissance du Colonisé envers ses *maîtres* se manifeste dans ses rêves. La reconnaissance de cette situation de sous-humanité provoque des complexes de types différents: complexe de *frustration*, complexe *belliqueux*, complexe de *colonisabilité*. D'après le psychiatre, c'est cette aliénation causée par l'oppression qui est à l'origine des troubles mentaux, autrement dit, des *psychoses réactionnelles*:

"Dans tout homme dominé il y a une certaine dose de *refus de soi*, né en grande partie de son écrasement et de son exclusion"(MEMMI, 1968a, p.89), affirme Memmi<sup>11</sup>. En fait, dans le processus de l'aliénation le Colonisé opprimé perd tout contrôle sur sa propre histoire. Il n'est plus maître des événements. C'est "le colon [qui] fait l'histoire et il sait qu'il le fait" (FANON, op.cit., p.18). Cette nouvelle histoire qui se date de leur entrée sur la terre des indigènes ne ressemble en rien au passé du Colonisé<sup>12</sup>.

Le Colonisé, en acceptant d'abord le jugement du Colonisateur, refuse sa personnalité et la reconnaît comme inférieure. Il admire le Colonisateur et songe à une assimilation totale. Il lui faut du temps pour se rendre compte que l'Occident lui reste toujours insaisissable. C'est le Colonisateur qui lui indique le chemin à suivre, mais aussi – de manière implicite – la longueur de la distance que le Colonisé pourra parcourir. Sartre rappelle à ce propos que les démarches du Colonisateur visant à humilier le Colonisé devient nécessairement réciproque: "Nul ne peut traiter un homme 'comme un chien', s'il ne le tient d'abord pour un homme, écrit Sartre. L'impossible déshumanisation de l'opprimé se retourne et devient l'aliénation de l'opresseur: c'est lui, c'est lui-même qui ressuscite par son moindre geste l'humanité qu'il veut détruire (...) Pour y échapper, il faut qu'il se 'déshumanise' à son tour." (SARTRE, 1973, p.29)<sup>13</sup>

10 A ce propos, Sartre écrit dans son Préface de *Les Damnés de la terre*: "L'agression coloniale s'intériorise en Terreur chez les colonisés. Par là, je n'entends pas seulement la crainte qu'ils éprouvent devant nos inépuisables moyens de répression mais aussi celle que leur inspire leur propre fureur. Ils sont coincés entre nos armes qui les visent et ces effrayantes pulsions, ces désirs de meurtre qui montent du fond des coeurs et qu'ils ne reconnaissent pas toujours: car ce n'est pas d'abord *leur* violence, c'est la nôtre, retournée, qui grandit et les déchire; et le premier mouvement de ces opprimés est d'enfouir profondément cette inavouable colère que leur morale et la nôtre réprouve et qui n'est pourtant qu'elle d'abord réduite de leur humanité" (SARTRE, op.cit. p.179)

11 Devant les diagnostics du docteur Fanon, Memmi reste sceptique. Dans son article "La vie impossible de Frantz Fanon" il met en cause le crédit des propos de Fanon. Avec une pointe de malice, il rappelle que Fanon ne parlait pas la langue des indigènes. Ainsi, les conclusions sur les pathologies du Colonisé ne peuvent être considérées comme incontestables<sup>11</sup>. Il se peut que, de point de vue professionnel, Fanon s'avère exagérée. En revanche, l'aliénation qui au niveau des individus suffit pour provoquer des psychoses, que dire de tout un peuple qui subit des complexes dûs au seul et même facteur, l'oppression, mais dont toute possibilité de fuite est amputée.

12 Fanon s'explique de manière crue: "L'histoire qu'il écrit n'est donc pas l'histoire du pays qu'il dépouille mais l'histoire de sa nation en ce qu'elle écume, viole et affame." (FANON, op.cit., p.18)

13 Cf. SARTRE, *Préface de Les Damnés de la terre*, 1964

Dès que le Colonisé réussit à dévoiler les frontières tracées par l'Autre, il essaie avec ses moyens ébréchés de les franchir. De toute manière, le refus du Colonisateur résulte de la révélation douloureuse du Colonisé: le monde occidental qui lui était imposé et qu'il a fini par intériorisé, voire aimé se ferme devant son nez. L'impossibilité de sa révolte est plus qu'évident.

Pour que le Colonisateur puisse se justifier l'existence du Colonisé est une condition primordiale. Dans ses tentatives de déshumanisation l'Oppresseur ne doit pas dépasser une certaine limite; c'est-à-dire qu'avec l'oppression et l'anéantissement des indigènes la raison d'être de l'institution du colonialisme est mise en cause. Il relève de son propre intérêt que les rapports de force coloniaux subsistent: il est obligé d'encourager le Colonisé mais surtout, de l'arrêter au moment donné.

Les valeurs traditionnelles des autochtones est progressivement mis en cause par le Colonisé. Vu que le modèle imposé par le Colonisateur soit le monde occidental la jeunesse maghrébine se trouve déchiré entre deux civilisations, deux cultures et deux religions. Dans ce contexte, la famille traditionnelle et la religion ne peuvent constituer qu'une *valeur refuge* pour le Colonisé.

Contrairement à la distinction que fait Memmi entre *Colonisateur de bonne volonté* et *Colonisateur qui s'accepte*, et à Sartre qui insiste sur l'aliénation que subit le Colonisateur, Fanon simplifie à l'extrême le schéma du rapport entre oppresseur et opprimé. Pour lui, tout Colonisateur est mauvais<sup>14</sup>.

Pour une réaffirmation du soi, il doit procéder par la négation du Colonisateur et cela, par le biais de la révolte. Sa révolte, jusqu'à ce que le colonialisation dure, est avorté par le Colonisateur<sup>15</sup>. Pour l'aliénation du Colonisé, la décolonisation n'est pas un soulagement immédiat. Il faut attendre que la révolte confuse et mal définie du Colonisé se clarifie et s'achève pour que l'on puisse parler d'Hommes en fonction de véritables valeurs humaines et non pas à travers l'optique des oppresseurs<sup>16</sup>

---

14 Ami de Fanon et admirateur de son oeuvre, Sartre accepte délibérément les critiques de celui-ci et appelle la Métropole à prêter l'oreille à ses propos: "Qu'est-ce que ça peut lui faire, à Fanon, que vous lisiez ou non son ouvrage? c'est à ses frères qu'il dénonce nos vieilles malices, sûr que nous n'en avons pas la recharge. C'est à eux qu'il dit: L'Europe a mis les pattes sur nos continents, il faut la taillader jusqu'à ce qu'elle les retire." (SARTRE, 1964, p.173)

15 La réponse utopique de Fanon consiste tout d'abord en une surestimation de l'effet de la décolonisation, de la "liquidation" du Colonisateur. L'aliénation –et Fanon, psychiatre pratiquant devait bien le savoir – comme n'importe quel trouble psychique, ne disparaît pas avec l'élimination de la cause.

16 Cette théorie – dans ce moment donné de l'histoire – a pu trouver sa justification. Or, se définir en tant qu'individu ou en tant que nation se fait toujours – comme il l'explicite dans ses travaux tardifs – par rapport aux autres.

### *L'intelligentsia colonisée*

Comme sous-produits du colonialisme une génération d'intellectuels grandit avec l'ère coloniale et vient aussitôt revendiquer sa langue et culture perdues. Ces jeunes, que l'on appelle la génération de l'acculturation, sont partagée en fonction de leurs orientations idéologique et politique. La répartition proposée par M. Jouhari se fait sur deux axes: d'une part le panislamisme, d'autre part l'occidentalisme. Les occidentalistes se subdivisent en un groupe libéral et un autre qui est celui des marxistes.

L'attitude négative des adeptes de la tendance révolutionnaire, synonyme du marxisme, chez Jouhari est due à l'aliénation ressentie dans leur société colonisée. L'exemple qu'il apporte est Driss Chraïbi: dans son roman *Le Passé Simple*, "l'auteur s'acharne sans pitié contre une société dont il rejette d'emblée toutes les valeurs. Rien n'est épargné, dit Jouhari, la religion et son formalisme, les institutions sociales, la bourgeoisie et la féodalité, tout y passe" (JOUHARI, 1956, p.3 et 7). Le comportement de Chraïbi témoigne d'un pessimisme et de la haine inspirés par la pensée existentialiste qui – d'après Jouhari – sont étrangers à la nature et à l'expérience de la plupart des Marocains<sup>17</sup>.

Malheureusement, M. Jouhari ne définit point ce qu'il entend par révolution. Chraïbi ne s'est jamais considéré ni comme marxiste ni comme révolutionnaire. Pour révolté, il l'était, certes, mais sa révolte a été plutôt intérieure. Comme nous l'avons vu plus haut, cette réaction envers l'oeuvre, mais avant tout le personnage de Driss Chraïbi est typique à l'époque et montre bien l'hostilité du public marocain envers l'apport culturel français.

Accepter cette littérature dans une période de confusion d'avant l'indépendance et dans celle des premières années de la décolonisation, où, pour la plupart des intellectuels, le refus de l'Occident sous-entend la négation du soi ne peut passer qu'à contrecoeur. Intrus dans le patrimoine littéraire maghrébin et aussi dans celui des Français, elle ne sera légitimée que longtemps après la parution des premiers écrits.

A de rares exceptions près, les écrits des auteurs maghrébins d'expression française sont des romans. Isaac Yetiv, qui a appelé la période d'entre 1952 et 1956 le *quinquennat de l'aliénation*<sup>18</sup> ne parlait que de quelques romans maghrébins dont deux étaient marocains<sup>19</sup>. Or, le choix même du genre romanesque relève de l'acculturation, c'est-à-dire de l'aliénation culturelle. De ce qui résulte que déjà le fait d'écrire un roman en pleine lutte contre le colonialisme est considéré par certains critiques, adeptes de l'arabisation comme une prise de position aux côtés de l'Europe.

17 Cf. JOUHARI, 1956. p.1-3 et 7

18 Terme d'Isaac Yetiv

19 Mouloud Mammeri: *La Colline oubliée* (1952); Albert Memmi: *La Statue de sel* (1953); Driss Chraïbi: *Le Passé Simple* (1954) et *Les Boucs* (1955); Djamilia Debèche: *Aziza* (1955); Albert Memmi: *Agar* (1955); Mouloud Mammeri: *Sommeil du juste* (1956).

La langue d'expression met en question l'objectif des premiers romans. Écrits en français et s'inscrivant dans l'occidentalisme par le choix du genre et de la langue, leurs auteurs ne peuvent s'adresser qu'à une élite comprenant le français et, plus tard à une nouvelle élite qui se cherche encore et dont la langue nationale *retrouvée* porte irréversiblement les marques de l'époque coloniale<sup>20</sup>.

Ainsi, la langue, en tant que "véritable support d'une personnalité collective" (BENADDI, 1970, p.25) et le contenu des premiers romans se proposent de sources inépuisables de débats parmi critiques et auteurs. Quoique, comme Memmi y a attiré l'attention, l'auteur écrivant en français crie aussitôt sa drame: ce qu'il dénonce, c'est qu'il a été dénoncé par ceux dont il est en train d'utiliser la langue. D'où le refus de chacun des deux parties antagonistes. Les Français reprochent à ces auteurs de trahir la culture européenne en se réclamant la langue et culture orientales. De plus, ils le font dans la langue des Français et finalement, ils éditent ces oeuvres dans des maisons d'éditions françaises.

### *L'aliénation dans la fiction chraïbienne*

*Le Passé Simple* de Driss Chraïbi a reçu une série d'étiquettes depuis sa parution. Il est à la fois roman de la révolte, dénonciation de la société marocaine, blasphème, roman de l'occidentalisation. Bien que Chraïbi lui-même ait refusé d'être classé comme un "aliéné", prétendant que l'idée de cette classification ne puisse provenir que des critiques dilettants (cf. CHRAÏBI, 1960, p.26-29), nous nous proposons tout de même de faire nôtre l'idée de M. Yetiv et de déduire à partir des pensées de Memmi, de Fanon ou de Sartre en quoi l'aliénation consiste-t-elle dans *Le Passé Simple* de Chraïbi.

Déjà dans l'épigraphe du roman le narrateur place une citation qui provient de Roche, maître français de Driss à l'école. Cette mise en relief du personnage de Roche est imminente jusqu'à la fin du roman mais sa signification se modifie au fur et à mesure que le mécanisme de l'aliénation s'accomplit, c'est-à-dire que le héros, colonisé, arrive à une reconsidération de lui-même et de la valeur attribuée au Colonisateur.

Et le pasteur Noir me dit:

– Nous aussi, nous avons traduit la Bible. Nous y avons trouvé que Dieu a créé les premiers hommes de race noire. Un jour le Noir Caïn tua le Noir Abel. Dieu apparut à Caïn et lui dit: "Qu'as-tu fait de ton frère?"

20 A ce sujet Khatibi ajoute: Le développement au Maghreb d'un genre littéraire comme le roman peut paraître artificiel, puisqu'il ne correspond pas à un besoin senti par les sociétés intéressées, mais qu'il est dû à des raisons externes, du fait que la question nord-africaine était à l'ordre du jour sur le plan international, que la gauche française a prodigué des encouragements à certains intellectuels maghrébins. La lutte anticoloniale a permis aux écrivains maghrébins de s'exprimer et de se faire entendre bien au-delà des frontières de leur pays. C'est ainsi que, pour atteindre une certaine universalité même auprès du monde socialiste et de la plupart des pays du Tiers-Monde, il fallait utiliser le circuit culturel de la Métropole." (KHATIBI, 1979, p.14)

Et Caïn eut une telle frayeur qu'il en devint blanc. Et depuis lors tous les descendants de Caïn sont des Blancs. Albert-Raymond Roche. (Propos recueillis par l'auteur.) (CHRAIBI, 1996<sup>21</sup>, p.11)

Le cynisme dans les propos de Roche est apparent. Le mot *aussi* place déjà au second rang les Noirs, synonyme d'Opprimés. Dans chaque moment d'importance, le protagoniste évoque les mots de Roche, comme une référence absolue. Une soumission volontaire de la part du Colonisé se dessine. A la première page du roman, on ne voit pas l'intérêt de l'emphase. ("Dans le concert consécutif des muezzins, nous nous levâmes, Berrada, Roche et moi. Nous allumions notre première cigarette de la journée, la première aussi pour Roche, le chrétien.") Elle ne contribue en rien au développement des événements, mais montre nettement l'omniprésence de l'Autre dans les pensées du protagoniste.

Il paraît que l'existence de Roche donne un sentiment de sécurité à Driss: "Le ciel ne me fait pas peur. Il est peuplé de gaz rares et des ratiocinations humaines"<sup>22</sup>. Roche me l'a dit." (p.15) se dit le héros après avoir refusé de faire pas l'aumône à un mendiant. L'acceptation du Colonisateur est totale. L'événement le plus inférieur suffit pour invoquer le maître et ses moindres gestes peuvent être interprétées par Driss comme des vérités éternelles. Cette admiration du Colonisateur correspond à la première phase de l'aliénation du Colonisé dans la théorie de Memmi.

### *La déshumanisation*

A plusieurs reprises, Driss est humilié par ce maître dont les paroles sont par définition incontestées. M. Roche surnomme le protagoniste de *Tête de Boche*. Ses paroles ne visent que de prononcer des vérités universelles – au moins pour Driss – ou de le rappeler que qu'il n'a que suivre ses conseils (cf. *ibid.* p.13-14). Les complexes d'infériorité de Driss sont évidents et se retournent contre son père, symbole de l'ordre traditionnel que Driss – "presque Européanisé" – refuse<sup>23</sup>. Après la mort de son frère, Hamid, le héros ayant une histoire qui soit digne d'être racontée à Roche, l'appelle. Il s'excuse auprès du lecteur: "Naturellement j'ai téléphoné. Ceci n'est pas un ersatz. Sublimier? Si vous voulez! Mais j'opine: il s'agit d'un de ces événements qui n'arrivent pas tous les jours" (p.117)

Il vise à s'approcher de Roche, de s'ouvrir devant lui. Ce qu'il n'a pas osé faire n'étant qu'un Arabe, il va l'essayer parce que cette tragédie – Roche devrait y consentir –

21 Première édition: 1954

22 Le langage de Driss Chraïbi a également fait l'objet d'études. Il se par sa verdeur, sa cruauté et bien des fois par son obscénité. Le style est agressif et hargneux. "Chraïbi a le goût morbide de la souffrance et de la douleur, qu'on rencontre souvent dans les groupes opprimés", écrit Yetiv. (YETIV, 1972, p.90)

23 D'après Memmi, une autre carence survient au niveau de la socialisation de l'enfant colonisé. Vu que les parents eux-mêmes subissent une crise d'identité historique et sociale, leur incertitude influence l'éducation de leurs enfants dans le domaine de la transmission des valeurs traditionnelles. En grandissant, l'adolescent colonisé se trouve face à un modèle familial "désastreux".

l'élève à son rang. Driss croit le *Père Blanc*, et songe à s'élever au rang de celui-ci. Il pense s'humilier pour une dernière fois. Sa façon de parler témoigne d'une soumission parfaite (p.117-118).

Sans doute, Driss tentait de sublimer ses tensions que la mort de son frère a suscitées. Il aurait certainement compté sur l'aide de son maître. En revanche, la réponse de Roche fait preuve d'un désintéret complet à l'égard de Driss, dont celui-ci ne veut aucunement s'apercevoir. L'hostilité du maître présume d'ores et déjà l'éloignement futur de la révolte de Driss; bref, le rejet de tout ce qui le concerne en tant qu'être humain: "Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent! avait conclu Roche" (p.119). Driss s'accepte en tant qu'humilié, puisque le jugement provient de l'Autre. Pas question d'en vouloir à son maître. Il se soumet à toutes les réprobations de Roche. "Le Maroc est presque modernisé, il lui faut des titres de noblesse... une gageure, m'a dit Roche." (p.91), se rappelle Driss les "indéniables" paroles du Français.

### *L'impossibilité de la révolte*

Comme Colonisé et Colonisateur sont nécessairement co-présents, le premier par définition ne pourra jamais devenir l'égal du deuxième. La maturation de Driss n'est encouragée que modérément par le maître. Dans la fameuse scène du couteau<sup>24</sup> les paroles de Roche sont lourdes de conséquences: "Je considérais le couteau. Que disait Roche? – Depuis l'époque des Califes, vous autres, Arabes, n'avez pas cessé de digérer et de dormir. Ce qu'il vous faut, c'est une bonne petite guerre" (p.46). Driss ferme le couteau. Les conseils de Roche renforcent l'idée de la révolte du protagoniste. Il compte pleinement au consentement de celui-ci. L'incertitude de Roche à propos de la nature de cette guerre ne le décourage pas. Il comprend mal l'hésitation de l'autre. Il pense que le moment de l'épreuve est arrivé et se prépare à la "révolte totale".

Sa haine est entièrement projetée dans son père qui méprise la culture occidentale et la considère comme étant la source de tous les maux<sup>25</sup>. Ses frères en face desquels il se comporte comme un tyran, ne partagent pas sa rage. Ainsi, Driss quitte seul le bercail. Il casse avec tout ce qui est relatif à son identité marocaine. Il veut appartenir aux Autres, écraser son passé maudit que lui représente le Seigneur<sup>26</sup> de la même manière que les Européens ont humilié sa nation – qui n'est plus la sienne.

24 Le père, provocant, donne le couteau à Driss et l'appelle à le tuer pendant ce que celui-ci compte jusqu'à dix. Toute la famille est témoin de la scène. A neuf, Driss ferme le couteau.

25 V. p.30 ou p.261;

26 Il envoie dans la maison du Seigneur son compagnon, le Kilo pour "ramasser tout ce qui peut se vendre". Celui-ci vole le dentier du père que Driss vend sans aucun remords pour avoir de l'argent. (p.187)

### *La rupture avec les valeurs traditionnelles*

Driss se révolte contre l'Orient et toutes les valeurs que ceci représente. Plein d'espoir, il ignore les conséquences de ses actes. Il abjure son père et ses compatriotes qui raniment l'esprit arabe dans le sens que les Européens l'entendent:

Je n'étais plus de ceux qui vidaient un bidon de pétrole sur une tribu de Juifs, une fois le temps, réveils des épopées médiévales, et les regardaient brûler vifs, torches vives; ni de ceux qui léchaient des dattes de Médine et cultivaient le culte des fossiles. (p.78)

Le refus de la haine des Juifs renvoie à l'antisémitisme du père, d'une façon détournée et exagérée. Haïr des Juifs est classé parmi les traditions incapables de surmonter le temps; tout comme le peuple arriéré qui n'est composé que des fainéants. "Mon père s'appelait Roche, mes frères Berrada, Lucien, Tchitcho. Ma religion était la révolte." (p.78), dit-il.

Fanon a insisté sur le rôle déterminant de "l'Église de Blancs" dans l'aliénation des autochtones; les prêtres européens n'appellent pas l'homme colonisé à la foi chrétienne, mais à la foi des Blancs, celle de l'Oppresseur, dit Fanon. Et il ajoute: "comme on le sait, dans cette histoire il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus" (FANON, op.cit., p.11). Dans cette optique, Driss se considère délibérément comme élu, appelé par... Roche. Il se rend chez le prêtre européen, le Père Blot: "J'abjurais l'islam. Le catholicisme me tentait. Je demandais conseil" (p.192). Le déchirement de Driss se dessine dans cette scène

L'aliénation de Driss le renforce dans sa décision. Lorsqu'il ouvre le télégramme où la mort de Hamid est annoncée. Plus rien ne le retient de quitter sa famille. Ses prétendus frères l'attendent... Évidemment, l'intérêt du Colonisateur est de préserver l'apparence du respect envers les traditions des indigènes. Il tente, avec tous les moyens imaginables, de réprimer leur mouvements. Driss, le révolté, frappe vainement à la porte de ses cama-

---

27 "Il y a pour la conscience de soi une autre conscience de soi; elle est parvenu *hors d'elle-même*. Ceci a pour signification double que, premièrement, elle s'est perdue elle-même, puisque elle se trouve comme étant une autre essence; et que *deuxièmement*, elle a par là même aboli l'autre, puisqu'elle ne voit pas non plus l'autre comme essence, mais se voit *elle-même* dans l'autre. (...) Chaque individu doit tendre à la mort de l'autre; car l'autre ne vaut pas plus pour lui que lui-même; son essence se présente à lui comme un autre; il est hors de lui-même; il faut qu'il abolisse cet être hors de soi qui est le sien; l'autre individu est une conscience qui est, et qui est empêtrée de toute une série de façons; il faut qu'il contemple son être-autre comme pur être pour soi ou comme négation absolue. Le résultat (...) est (...) une conscience de soi pure et une conscience qui n'est pas purement pour soi (...). Ils sont comme deux figures opposées de la conscience, dont l'une est la conscience autonome, pour qui l'essence est l'être pour soi, et l'autre la conscience non autonome, pur qui l'essence est la vie ou l'être pour un autre; la première est le *maître*, la seconde, le *valet*. (...) La relation du maître au valet s'opère médiatement par l'intermédiaire de l'être autonome; car c'est précisément à cela que le valet est tenu; c'est sa chaîne, dont il n'a pu faire abstraction dans le combat, montrant par là qu'il n'était pas autonome, qu'il avait son autonomie dans la chosité" (HEGEL, G.W.F., *Phénoménologie de l'esprit*, Aubier, 1991, p.150-155. Éd. originale: 1807)

rades. Berrada, Lucien et Tchitcho refusent de l'accueillir. Roche, lui-même le refuse à son tour...

– Je suis un cosmopolite, a dit Roche. Je suis partout chez moi et nulle part je n'ai de gîte. Te recueillir? Où cela? Et pourquoi? Si tu étais encore passif... mais tu ne veux qu'être qu'actif...

– Mais, monsieur Roche, et vos enseignements? Vos critiques-dissections, vos histoires marrantes, vos coups de trique, votre anarchisme?... je vous considérais comme mon véritable éducateur...

Et alors? Je te fais confiance: ce pays-ci a besoin d'anarchistes. Et qui sait? Un jour peut-être le disciple éclipsera le maître... (p.200)

### *Le retour au soi*

La supériorité de Roche devient progressivement forcée, voire ridicule. Driss, le Colonisé humilié, mais qui est parfaitement conscient de ce qu'il avait sacrifié pour appartenir à l'Autre se rend compte du mensonge de la promesse. L'idée sartrienne de l'aliénation du Colonisateur peut trouver sa justification dans l'hébetement de Roche lors de leur dernière rencontre (p. 217-218). Le maître ne l'est plus, le disciple s'est trouvé plus brillant que lui. Le fait de baisser son regard pour repérer la figure de Roche montre d'ores et déjà l'éloignement de celui-ci: "Je baissai mon regard et vis Roche. Les bras ballants, la bouche ouverte. Il fut à ma hauteur et les bras s'ouvrirent en un geste d'accueil, la bouche confirma cet accueil" (p.217).

La position supérieure qu'essaie de prendre Roche dans le dialogue devient dérisoire. Driss reprend les mots de Roche: "Parfait! a conclu Roche." Maintenant c'est Driss qui conclut. Il a été déjoué, trompé et trahi par la personne dont il était le disciple dévoué. Quoique Roche soit apparemment seul, il utilise la première personne du pluriel: "avant de nous quitter", qui était auparavant un style de parler du Seigneur. (En revanche, dans la dernière partie, les *nous* du père deviennent des *je*.) Les rôles se renversent, Driss est complètement délaissé.

"La part du rêve, notre réel si pressuré...", m'avait dit Roche. Qui m'a renvoyé pour complément d'information aux maîtres ès-comédies françaises. Gide, a-t-il ajouté, je te le recommande, un grand bonhomme. Raymond Roche *dixit*. (p.252)

L'emphase intentionnelle du mot *dixit* suggère que le mot une fois employé pour rendre ridicule les propos du Seigneur (Ce qui est su est su, comme ce qui est mort est mort, le Seigneur *dixit*. (p.16)) appartient désormais à Roche. Celui-ci renvoie Driss aux oeuvres de Gide. Driss en déduira autre chose...

Plus tard, lorsque le Colonisé arrive au stade de la reconsidération des positions entre *maître* et *valet*, il révoque et repense les propos de Roche: "Roche m'a dit qu'en plus de la vie réelle, tout homme portait en lui la part du rêve. Je me suis demandé si cette part-là, chez Victor Hugo, n'était pas précisément la résultante de la médiocrité de sa vie" (p.217). La révélation de Driss n'est pas heuristique. Il retourne chez lui. Sa mère s'est suicidée. C'est son père qui l'accueille. Lui, qui a renoncé à l'Orient a été rejeté par l'Occident. Il dresse le bilan:

Un faux-monnayeur! Tous des faux-monnayeurs! Lucien, Tchitcho, Roche et ce prêtre nasillant. Chacun d'eux m'a traduit à son optique propre. Moi? Un beefsteack. Passé de main en main, soupesé, examiné, flairé, marchandé... Boh! Un beefsteack!

Alors qu'il me soit permis, à moi aussi, de traduire selon l'angle de ma férocité. Des honoraires fabuleux? Le principal actionnaire? Le cosmopolitisme? L'enfance marocaine?<sup>28</sup> Mais à qui donc parlez-vous? Je ne suis pas un tuyau de poêle.

Épluchons: vous ne m'acceptez pas. Je ne puis être votre égal. Car c'est cela votre peur secrète: que je le sois. Et que je vienne revendiquer ma place à votre soleil. Eh oui! (p.201)

Devant son devoir de baccalauréat, Driss se souvient des propos de Roche. Il n'est plus évoqué comme maître; il est un vieux *bonze* des amis de Driss. L'amertume et le cynisme imprègnent ses mots:

Un vieux bonze de mes amis, nommé Raymond Roche, m'a dit hier soir: "Nous, Français, sommes en train de vous civiliser, vous, Arabes. Mal, de mauvaise foi et sans plaisir aucun. Car, si par hasard vous parvenez à être nos égaux, si je te le demande: par rapport à qui ou à quoi serons-nous civilisés, nous?" Le sujet est: "Liberté, Égalité, Fraternité." Je ne suis pas pleinement qualifié pour en parler. (p.208)

La distinction entre Colonisé et Colonisateur qu'établit Roche est déjà une évidence pour le protagoniste. Sa révolte est un cri sans écho et il en est parfaitement conscient. C'est le Seigneur qui devient l'adjuvant de l'enfant prodigue. "Roche tenait à savoir où j'allais. (...) Le ton et le calme qui chez lui pussent dénoter. Je lui ai dit que je rentrais au bercail" (p.224), raconte-t-il à son père. Leur relation se transforme d'un moment à l'autre. Après une longue discussion le Seigneur – reconnaissant l'étrangeté irréversible de son fils dans le monde oriental – le dirige vers l'Occident.

---

28 Driss énumère les prétextes qu'inventaient ses camarades pour refuser de l'accueillir.

### *Synthèse*

Dans ce roman mainte fois déconsidéré et reconsidéré le processus de l'aliénation du Colonisé se dessine nettement. Au fur et à mesure que le Colonisé se rend compte des conditions de son existence: du fait que son existence s'inscrit dans celle du Colonisateur, son histoire devient *passé simple*. L'hostilité envers les romans de l'aliénation, leurs auteurs, bref, tous ceux qui se classent parmi les occidentalistes s'explique pas le bouleversement des esprits. La crise d'identité de l'Opprimé ne disparaît point avec la décolonisation, comme le prétendait Fanon. Pour cette littérature qui est imprégnée des conflits coloniaux il faut également du temps pour qu'elle ne soit plus considérée à travers les préjugés.

### Références bibliographiques

1. A: H., "Driss Chraïbi, assassin de l'espérance", *Démocratie*, No.2, 14 janvier, 1957, p. 10
2. BELHOUCINE, Saïd, "A propos de Driss Chraïbi et de A. H.", *Démocratie*, No. 9, 2 mars 1957, p. 10
3. BENCHEIKH LATMANI, Mustapha, *L'Espace et l'énonciation dans l'oeuvre romanesque de Driss Chraïbi*, Rabat, Université Mohammed V, Faculté des Lettres, 1991(doctorat de IIIe cycle)
4. CHRAIBI, Driss, "Je renie Le Passé Simple", *Démocratie*, No. 5, 4 fév. 1957, p. 10
5. CHRAIBI, Driss, "Littérature nord-africaine d'expression française", *Confluent*, No. 5, février 1960, Rabat, p. 24-29
6. CHRAIBI, Driss, *Le Passé Simple*, Paris. Gallimard, (coll. Folio, No.1728), 1986, (Première édition: 1954, Paris, Denoël)
7. FANON, Frantz, *Les damnés de la Terre. Préface de Jean-Paul Sartre*, Paris, Maspero, 1974
8. FANON, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952
9. HEGEL, G.W.F., "Autonomie et non-autonomie de la conscience de soi; domination et servitude", in: *Phénoménologie de l'esprit* (édition de 1807), Aubier, 1991, p.150-158
10. JOUHARI, M., "La jeunesse marocaine cherche son orientation ", *Perspectives marocaines*, No. 7, février 1956, p.1-3 et 7
11. MEMMI, Albert, "Racisme et Oppression", in: MEMMI, Albert, *L'Homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968, p.195-209
12. MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*. Paris, Payot, 1973; (Première édition: Paris, Buchet-Chastel, 1957)
13. SARTRE, Jean-Paul, *Le colonialisme est un système*, in: SARTRE, Jean-Paul, *Situations V*, Paris, Gallimard, 1964, p.25-48
14. SARTRE, Jean-Paul, *Préface au Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur d'Albert Memmi*, in: SARTRE, Jean-Paul, *Situations V*, Paris, Gallimard, 1964, p.49-56 et in: MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Payot, 1973; (Première édition: Paris, Buchet-Chastel, 1957)
15. SARTRE, Jean-Paul, *Préface aux Damnés de la terre, de Frantz Fanon*, in: SARTRE, Jean-Paul, *Situations V*, Paris, Gallimard, 1964, p.167-193
16. YETIV, Isaac, *Le thème de l'aliénation dans le roman maghrébin d'expression française de 1952 à 1956, (Préface de Germaine Brée, Postface de Jean Déjeux)*, Sherbrooke, Québec, CELEF, 1972
17. ZAHAR, Renate, *L'oeuvre de Frantz Fanon*, Paris, Maspero, 1970